

Pourquoi les Poilus de Verdun nous parlent encore



Vox Histoire (<http://premium.lefigaro.fr/vox/histoire/>) | Par Eléonore de Vulpillières (#figp-author)

Publié le 19/02/2016 à 20h46

FIGAROVOX/GRAND ENTRETIEN - Cent ans après le début de la bataille de Verdun, le 21 février 1916, la mémoire de la Grande Guerre reste vive dans les esprits. Elle exerce aujourd'hui une fascination particulière et ambivalente sur les Français, explique Michel Bernard.

Michel Bernard est écrivain et sous-préfet de L'Hajÿ-les-Roses. Il est entre autres l'auteur de Pour Genevoix (2011) et de La Grande Guerre vue du ciel, (Perrin 2014).

LE FIGARO. - Le 21 février 1916 débutait la bataille de Verdun. Cent ans plus tard, que reste-t-il de Verdun dans l'imaginaire collectif?

Michel BERNARD. - La plupart des villes de France ont une rue de Verdun, parfois une avenue, un boulevard, et, malgré l'éloignement dans le temps, le nombre des Français qui savent pourquoi reste élevé. Dans beaucoup de cas, le nom de la sous-préfecture meusienne est lié au souvenir d'un grand-père ou d'un arrière-grand-père «qui avait fait Verdun». Du massif historique que forme la Grande Guerre dans le passé de la France, la bataille de Verdun reste le sommet. D'autres lieux et moments de la guerre, la Somme, la Champagne, les Vosges, non moins meurtriers ou spectaculaires, s'érodent plus vite dans la mémoire nationale. Associés à des

offensives françaises, ils n'incarnent pas l'esprit de résistance qui s'est illustré à Verdun. La mémoire résistante de la Seconde guerre mondiale a d'ailleurs contribué à consolider l'identification entre le lieu et la notion en faisant directement référence à la bataille d'arrêt et à la ténacité des combattants français, leurs pères.

Comment la mémoire de la Première guerre mondiale a-t-elle évolué? Sommes-nous passés du souvenir des généraux, grandes figures de la guerre (Pétain, Joffre, Mangin) à celui des Poilus érigés en héros pour finir sur une image de Poilus victimes?

Le caractère mythique de l'événement fut perçu d'emblée, moins par les chefs de l'armée, qui considéraient

Le caractère mythique de l'événement fut perçu d'emblée.

d'abord les données techniques d'une bataille de matériels, que par les journalistes, notamment étrangers, et les combattants français eux-mêmes. Dès le printemps 1916 s'est imposée chez eux l'idée qu'un prix particulier s'attacherait plus tard au fait de pouvoir dire: «J'y étais.» Car c'était le fantassin lui-même, l'homme dans la tranchée, qui fut désigné immédiatement comme le héros de la bataille. Pétain doit une partie de l'efficacité de son commandement et de sa gloire à ce qu'il a immédiatement compris cette évolution, amorcée pendant la bataille de la Marne, qui faisait du vainqueur non plus celui qui commande mais celui qui est commandé. L'après-guerre en glorifiant le Poilu a consacré le renversement du point de vue traditionnel, et le régime de Vichy, qui exaltait le chef, a entraîné dans sa chute sa figure emblématique. L'a remplacé et surclassé dans le panthéon national, le général de Gaulle, qui, jeune officier subalterne au début de mars 1916, devant Douaumont, fut blessé au combat. Le maréchal Pétain ne survit plus dans la lumière du souvenir national que par l'attention sincère et prolongée qu'il porta autrefois au sort des soldats, en particulier à Verdun. La vision contemporaine compatissante, humanitaire, qui considère les fusillés et les soldats venus des colonies comme l'avant-garde d'une armée de victimes, victimes des généraux, victimes des politiques, victimes des nationalistes et de l'insouciance de l'arrière, a révélé ses limites en faisant prévaloir une interprétation ancrée dans les luttes

politiques d'aujourd'hui sur la parole même des combattants, aujourd'hui devenue centrale pour les lecteurs. Les lettres de Poilus expriment des sentiments complexes, contradictoires qui varient au fil du temps et des phases de la guerre. Reste le fait: des hommes se sont maintenus dans des conditions effroyables sur la ligne de feu, d'autres non, qui se sont dérobés ou ont jeté leurs armes prématurément. Les premiers ont été infiniment plus nombreux que les autres, et c'est pour cela que Verdun n'a pas été pris, et c'est aussi pour cela que la bataille de 300 jours fut si longue et si meurtrière.

On a parfois l'impression que les Poilus de la guerre de 14 étaient faits d'une autre humanité que la nôtre...

Beaucoup des combattants étaient des paysans, ce qui accrédite le lieu commun que la résistance des Poilus à des conditions de vie extrêmement pénibles tenait à leur rusticité. En réalité, si les ouvriers qualifiés avaient tôt été retirés du front pour servir dans les usines qui produisaient le matériel nécessaire à la guerre, de nombreux combattants étaient instituteurs, domestiques, fonctionnaires, artisans, commerçants, et, dans la tranchée, les lieutenants et les capitaines étaient exposés de façon comparable à leurs hommes, les responsabilités et le devoir d'exemplarité en plus. Les contemporains ont eux-mêmes été surpris par la résistance d'une génération de Français éduqués et déjà bénéficiaires de conditions de vie meilleures, présumés amollis. On a aussi pensé que ces hommes étaient moins sensibles à la peur, à la vue du sang, à la blessure et à la perspective de la mort. C'est faux et injuste. La volonté des familles et des camarades de conserver aux tués leur identité de personne et de citoyen jusque dans la mort, même en masse, révèle une sensibilité identique à la nôtre. Il y a sans doute, à cette époque, une pudeur plus grande dans l'expression du sentiment, une réserve virile valorisée contre la sentimentalité supposée féminine, mais l'étendue des traumatismes psychologiques de la guerre et leurs longues résonances témoignent d'une guerre qui atteint les âmes, jusque dans les petites fermes des endroits les plus reculés du pays, autant que les corps. C'est vrai aussi, évidemment, des combattants venus des colonies. Le nombre des stèles individuelles qui portent le nom et le prénom de soldats venus d'Afrique en atteste

Quelle vision de la guerre est-elle véhiculée aujourd'hui? Celle d'une catastrophe naturelle d'où le politique a été effacé?

L'étude de la Première guerre mondiale agit aujourd'hui sur un Français et sur un Européen comme un crève-cœur. C'est un immense gâchis humain, qui, par surcroît, a engendré pire encore, la Seconde guerre mondiale et la lamentable défaite de 40, un déclassement dont la France ne s'est jamais complètement remis. C'est sans doute au plan politique qu'elle nous donne le seul vrai motif de nous réjouir, mais il est considérable: la paix en Europe, et le désir d'utiliser la puissance occidentale pour essayer de la faire dans le monde. En faisant la guerre au besoin. Les causes de la Première guerre mondiale, l'enchaînement des événements dans une marche fatale à la guerre expriment à l'état chimiquement pur le caractère tragique de l'histoire.

La bataille de Verdun a fait près de 300 000 morts. Quand le Président de la République et le Premier ministre déclarent que «la France est en guerre» au lendemain des attentats du 13 novembre, quel sens accorder au mot «guerre»?

[Précision: Les pertes à Verdun, évaluées à 700 000 hommes, sont l'addition des blessés et des morts. Le nombre des morts français et allemands pendant la bataille s'établit en tout à environ 300 000.] La Grande Guerre a engagé la totalité des moyens de la nation, ce dont rend bien compte l'expression «mobilisation générale» qui a marqué l'entrée dans le conflit. En ce sens, si l'intensité de la violence et l'ampleur des dégâts humains sont sans commune mesure avec la situation créées par les attentats actuels, la menace de leur réitération, à tout moment, n'importe où et contre n'importe qui, même des enfants, pourvu qu'ils soient Français ou assimilés à des Français, peut légitimement conduire à parler de «guerre». Elle déclenche les mêmes réflexes: patriotisme, solidarité, désir de servir et de protéger, toutes choses rarement vues ou exprimées avec cette force et cette spontanéité depuis le dernier conflit mondial.

Le regain d'attention que suscite auprès des jeunes générations la Première guerre mondiale en général et la bataille de Verdun en particulier s'apparente-t-il à la fascination exercée par un monde disparu?

La Grande Guerre exerce une fascination spécifique, d'une rare ambivalence, notamment pour les Français.

La Grande Guerre exerce une fascination spécifique, d'une rare ambivalence, notamment pour les Français dont l'opiniâtreté pendant quatre années d'une lutte gigantesque est une donnée exceptionnelle dans leur histoire tourmentée. Le ressort de leur énergie et de l'incroyable sacrifice qu'ils ont consenti se trouve sans doute dans l'humiliante défaite de 1870 et l'amputation consécutive du territoire national. Sa profondeur nous échappe aujourd'hui, pourtant elle est très comparable à celle que nous inspire la défaite de 1940. On peut penser que s'exprime dans notre intérêt pour une période où la France, dans une immense douleur, s'est élevée au-dessus d'elle-même, une forme de compensation à l'humiliation encore vive de la débâcle de juin 40 et à l'occupation militaire avilissante qui s'ensuivit. 1,5 millions de tués à la fin de l'année 1918, 1,5 millions de prisonniers à l'été 1940. Vingt-deux années seulement séparent ces deux France. Notre époque a ce privilège de pouvoir considérer sur un siècle, dans une parfaite cohérence des temps et des faits, à la fois l'horreur de la guerre et le déshonneur, non moins horrible dans ses conséquences, de la paix à tout prix. Si les Français s'intéressent tant à ce que leurs ancêtres ont fait pendant la Grande Guerre, c'est peut-être parce qu'ils ont choisi. L'avenir le dira.



[\(<http://plus.lefigaro.fr/page/eleonore-de-vulpillieres-0>\)](http://plus.lefigaro.fr/page/eleonore-de-vulpillieres-0)

[Éléonore de Vulpillières \(<http://plus.lefigaro.fr/page/eleonore-de-vulpillieres-0>\)](http://plus.lefigaro.fr/page/eleonore-de-vulpillieres-0)

Suivre (<http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/2870409>)

Journaliste

<https://twitter.com/EdeVulpi>
